

*Emmanuelle Bayamack-Tam*

**La Princesse de.**

**EMMANUELLE  
BAYAMACK-TAM**



**P.O.L**

Extrait de la publication

La Princesse de.

DU MÊME AUTEUR

*Chez le même éditeur*

RAI-DE-COEUR, 1996

TOUT CE QUI BRILLE, 1997

PAUVRES MORTS, 2000

HYMEN, 2003

LE TRIOMPHE, 2005

UNE FILLE DU FEU, 2008



Emmanuelle Bayamack-Tam

# La Princesse de.

*Roman*

*P.O.L*

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

© P.O.L éditeur, 2010  
ISBN : 978-2-8180-0005-2  
[www.pol-editeur.fr](http://www.pol-editeur.fr)

*Pour Ubris.*

*Pour tous ceux qui vivent en prison,  
« littéralement et dans tous les sens »*





De toutes les femmes du bus, je suis la seule à être un homme. Par voie de conséquence, je suis aussi la seule dont la féminité ne soit pas un théâtre clinquant mais une certitude aussi intime qu'incontestable. J'expliquerai un jour, si j'explique, comment les hommes finissent par devenir des femmes beaucoup plus convaincantes que celles qui ont reçu in utero le petit paquet bien ficelé de leurs attributs anatomiques et y ont vu dès le départ une bonne raison pour ne rien faire, un alibi pour n'être rien. Mais l'heure n'est pas aux explications, et ce que je partage avec les autres voyageuses s'avère beaucoup plus consistant qu'une identité sexuelle – finalement litigieuse chez à peu près tout le monde.

Ce que nous avons en commun, c'est une destination, le terminus de ce bus à trois chiffres qui

nous largue en vitesse, comme tous les dimanches, ce que je peux comprendre à regarder les autres, le troupeau hâve des Katia, Séverine, Amel, Jessica, Fatoumata, Cindy. On peut faire une exception pour Cindy parce qu'elle n'a pas encore complètement laissé périlcliter sa jeunesse et sa grâce, mais les autres, la grâce, elles ne l'ont jamais eue, et leur jeunesse, c'est maintenant et c'est terrible.

Mieux vaudrait pour elles être vieilles directement, mais évidemment elles n'ont pas cette chance et il faut qu'elles en passent par là, la jeunesse comme un mauvais tour qu'on leur joue, avec la soupe des œstrogènes qui leur monte au plafond et qui leur donne, en même temps que des rêves d'amour, cette acné inventive, chacune la sienne, pustules flamboyantes pour Amel, croûtes rosacées pour Jessica, granule livide pour Séverine, sans compter l'eczéma tantôt grisâtre tantôt purpurin de cette pauvre Katia.

Seuls Cindy et moi sommes épargnés par les problèmes de peau, et d'ailleurs Cindy est épargnée par tout ce qui rend les autres si pénibles à regarder : les gibbosités indomptables, les cheveux brûlés par les mauvais traitements, les jambes torses, les nuques voûtées, les bassins de guingois, les bouches gercées sous le rouge à lèvres mal choisi et mal appliqué – une nacre grasse qui s'écrase sur des dents abîmées –, et sachez que je n'invente rien

et que je n'ai pas besoin d'exagérer vu que la vérité se suffit à elle-même et que la laideur est la chose du monde la mieux partagée.

Mais l'heure n'est pas plus aux récriminations qu'aux explications, et en vertu de ce qui nous lie, je peux bien pardonner à mes compagnes cette laideur qui descend en droite ligne de leur bêtise, cette laideur qui ne résulte que d'un certain nombre de mauvais choix, parmi lesquels figure évidemment le choix de leur partenaire sexuel, et là elles ont fait fort, il fallait que ce soit le bouquet, l'illustration parfaite de leur absence de discernement, de sorte qu'elles se sont toutes retrouvées, bingo, avec des fous, des macs et des toxicomanes, catégories non exclusives les unes des autres, et qui leur donnaient toutes les chances de se retrouver plantées devant les portes d'un centre de détention. Et que ces portes soient peintes en bleu, un bleu de nues, un bleu d'espaces et de rêves d'évasion, n'étonnera que ceux qui ignorent encore que les forces conjuguées du sadisme et de l'ironie du sort ne se déchaînent jamais mieux que dans une prison d'État.

Quand l'administration pénitentiaire estime que nous avons suffisamment attendu et piétiné, les vantaux céruléens s'entrouvrent. Le troupeau des Katia est lourdement chargé de sacs de sport et de cabas recyclables au plastique délavé et à la trame apparente. Pour ma part, j'utilise un fourre-

tout de satin molletonné du plus bel effet : j'ai dans l'idée que si je commence à me balader avec des cabas, je finirai par attraper l'acné du troupeau, ou pire, cette sorte d'encéphalite spongiforme dont les Katia me semblent déjà atteintes, toutes sauf Cindy, bien entendu, mais Cindy ne va pas tarder à attraper autre chose, et parfois, vu ce que nous réserve la vie, mieux vaut avoir le cerveau comme une éponge.

Au portillon de sécurité, je passe en général comme une fleur tandis que le troupeau des K subit toutes les tracasseries imaginables. Il faut croire que je n'inquiète pas suffisamment les gardiens – ou que je les inquiète trop. De toute façon, je n'ai rien à cacher, sauf mon anatomie d'origine, et encore il ne s'agit pas tant de la cacher que d'en saboter les effets par une tenue et un maquillage appropriés. Du coup, j'arrive le premier au parloir, une grande pièce divisée en boxes dans lesquels nos partenaires respectifs nous attendent avec impatience, à moins qu'ils ne luttent avec la terreur, ce qui semble le cas du mien, si j'en crois le langage des signes, la façon qu'il a de se rencogner à mon arrivée et de retrousser les lèvres sur ses gencives comme n'importe quel mandrill en cage.

Il faut dire à sa décharge qu'il ne m'a rien demandé. J'apprendrais que ce sont les gardiens qui le forcent à venir au parloir tous les dimanches que je n'en serais pas étonné, mais si je commence

à rentrer dans ce genre de considérations, les sentiments de l'autre, son libre arbitre, toutes ces conneries, je ne suis pas près d'avoir une relation amoureuse de sitôt – car il a beau grimacer et rouler des yeux, c'est bien d'amour qu'il s'agit et ça ne m'a jamais dérangé d'aimer pour deux : on a vu des couples tenir et vivoter sur une base encore plus fragile, sur dix fois moins d'amour et d'énergie que je n'en apporte à moi tout seul dans cette histoire.

Mon partenaire résiste encore, mais je vois venir le moment où il me choisira comme je l'ai choisi, lui, sur la foi d'une petite annonce en ligne dont la modestie tranchait tellement sur les forfanteries des autres détenus que j'en ai été ébloui. Là où les autres pleurnichaient sur leur sort et détaillaient leurs charmes sans lésiner sur les détails salaces, lui cherchait simplement des correspondants, dont il ne précisait ni l'âge ni le sexe, et la première visite que je lui ai faite m'a confirmé dans cette bonne impression initiale.

Le trajet en bus avec les K glapissantes aurait pourtant eu de quoi me démoraliser et me disposer très défavorablement vis-à-vis de la prison en général et des prisonniers en particulier – et peu importe que ceux-ci soient les victimes de celle-là : on n'échoue pas en prison sans l'avoir un peu cherché. Il faut savoir que les K du monde entier se laissent très facilement gagner par l'excitation,

surtout à l'aller – le trajet du retour les trouvant en général beaucoup plus abattues, comme rattrapées par la réalité après une semaine de rêveries vaines.

Toutes – Cindy exceptée – parlaient de leur homme, dans une sorte de surenchère hystérique, et si je n'avais pas eu solidement chevillé au corps l'espoir que le mien était d'une autre trempe, j'aurais sauté du bus, même entre deux arrêts, histoire d'échapper à ces péroraisons pénibles dont il ressortait clairement qu'elles avaient tiré le mauvais numéro et que le moindre défaut de toutes ces crapules, c'était encore d'être en prison. Qu'on se figure donc mon soulagement quand j'ai découvert l'élu de mon cœur et la dignité douloureuse avec laquelle il s'est levé pour m'accueillir :

– Marie-Line?

Mon vrai prénom, c'est Daniel, mais j'avais signé toutes mes lettres avec mon nom de scène.

– Armand?

Dans les boxes voisins, les K se vautraient déjà sur les genoux de leurs conjoints, certaines à moitié dépoitraillées, la fermeture du jean largement ouverte sur leurs bourrelets et sur la dentelle ocre d'une horrible culotte achetée pour l'occasion. Seuls Cindy et son copain restaient assis l'un en face de l'autre, genoux contre genoux, front contre front, mains jointes, un îlot de décence au milieu de cet étalage de stupre – et je n'ai rien contre le stupre,

le stupre est mon métier, mais il y a des endroits pour ça et la notion même de parler intime est un non-sens.

J'ai appris par la suite que qu'à chacune de ses visites, Cindy commençait toujours par refile à son copain un chewing-gum imbibé de shit au cours d'un long french kiss qui les laissait tous les deux pantelants, le cœur retourné et la tête à l'envers. En tout état de cause, ils étaient agréables à regarder, elle avec ses yeux clairs et sa brosse de cheveux noirs, une teinture bon marché assortie à son khôl fuligineux et ses piercings en pagaille ; lui tout aussi spectaculairement beau mais dans le genre freluquet et presque trop mignon.

J'ai reporté mon attention sur Armand. Il était essoufflé mais ce n'était pas un effet de l'émotion, plutôt sa façon habituelle de respirer, comme je n'allais pas tarder à m'en rendre compte.

– Tu ressembles à une pute.

C'était là sa deuxième réplique et j'ai eu envie de lui dire illico à quoi il ressemblait, lui, mais on ne m'a pas enseigné les bonnes manières pour que je déroge à tout trac sur le physique des gens, quand bien même ils auraient échappé de très peu à l'albinisme et au gigantisme. J'ai donc simplement invité Armand à relativiser son jugement :

– Tu veux rire ? Tu as vu les femmes des autres ?

Les K avaient désormais enfourché leurs conjoints et ce n'étaient que plaintes et ahanements d'un bout à l'autre du parloir, sans compter qu'elles étaient abominablement décoiffées et barbouillées de ce rouge à lèvres à deux balles dont j'ai déjà déploré l'existence. Je me tenais devant lui, bien droit dans mon chemisier boutonné jusqu'à la glotte, les mains croisées sur le tweed bon genre de ma jupe, mais au lieu de saisir cette occasion de se féliciter il a continué à bougonner qu'il n'avait pas de chance et que c'était toujours comme ça. Un autre que moi aurait jeté l'éponge, mais il me plaisait déjà beaucoup et il n'était pas vraiment en position de faire le malin ni le difficile. De toute façon, je n'ai pas l'air d'une pute. D'un travelo à la rigueur, mais il faut vraiment être ignare pour confondre les deux et il n'était pas trop tard pour qu'Armand apprenne à faire la différence.

C'est donc un peu pour son édification personnelle que je reviens tous les dimanches, un peu pour lui et beaucoup pour moi, vu qu'il est tout à fait mon genre avec sa stature colossale, sa blondeur scandinave et les yeux gris troubles qu'il ne lève presque jamais sur moi. Quand il le fait, c'est sans ciller et avec la brutalité qui caractérise nos rapports depuis le début, mais je m'en fous qu'il soit brutal : il ne le sera jamais autant que je suis capable de l'être, et mieux vaut qu'il l'ignore, mieux vaut qu'il ne connaisse de moi que ma douceur de



façade, cette suavité roucouillante que j'ai héritée de ma mère, même si je ne lui arrive pas à la cheville en matière de douceur, ni en matière de brutalité, d'ailleurs. J'expliquerai un jour, si je trouve les mots, à quel point ma mère l'emporte en tout et sur tout le monde à commencer par moi.

Pour l'heure, j'en suis à Armand et aux efforts que je déploie à chaque fois pour le dérider. Je passe sur les vêtements neufs, l'argent pour cantiner, et les magazines spécialisés qu'il a fini par me réclamer sur des sujets aussi peu engageants que la numismatique ou les porte-avions. Je dois dire qu'il m'impressionne par cette capacité qu'il a à maintenir son cap, même en prison, à être toujours le même Armand que rien n'intéresse à part lui-même et ses hobbies oiseux.

Je lui parle quand même de moi, par acquit de conscience et parce qu'il s'agit de faire en sorte qu'à sa sortie de prison, prévue pour dans six mois, nous ne soyons pas de parfaits inconnus. Mon métier retient quelques instants son intérêt :

– Ah bon? Tu travailles dans une boîte de nuit? Tu peux me garder des bouchons de bouteilles de champagne? Je fais la collection. Enfin la partie métallique du bouchon, là où y'a la marque, tu vois? Mais les ramène pas ici : ils nous laissent pas avoir des trucs qui peuvent couper. Garde-les-moi pour quand je serai sorti.

S'il y a bien une mentalité que je n'ai jamais eue ni jamais pu comprendre, même à douze ans, c'est bien celle du collectionneur. Moi je ne garde rien, je suis un papillon, mais plutôt crever que de faire état de cette divergence profonde devant Armand : au contraire, je lui rapporte des timbres, des figurines et des magazines à chaque fois que je viens, moyennant quoi je progresse dans son intimité.

Pour autant, pas question d'aller trop loin ni trop vite : je m'en tiens à deux bises prudentes qu'il reçoit à chaque fois avec la même expression de stupeur et qu'il est toujours à deux doigts d'essuyer, ce qui prouve que nous n'avons vraiment pas eu la même éducation – si tant est qu'Armand ait été éduqué, ce dont on peut douter étant donné les difficultés qu'il a encore à frayer avec ses semblables et à maîtriser les codes élémentaires d'une bonne communication. Après le parler, je tiens généralement une forme étonnante, dommage qu'il n'y ait personne pour en profiter à part Cindy, et encore même pas, vu qu'elle pleure silencieusement contre la vitre de notre bus à trois chiffres, après lequel il lui reste encore à prendre un métro puis un train vers la province déshéritée dont son Victor et elle sont originaires – il faut savoir que les K viennent de toute la France et passent parfois des heures dans

les transports en commun contre seulement cent vingt minutes de parloir, cent vingt minutes dont on leur rogne parfois la moitié à coups de contrôles arbitraires et tatillons.

En tout cas, Cindy a besoin de réconfort et je l'accompagne jusqu'à la gare pour ce qui est devenu une habitude : un verre et un sandwich dans une brasserie en attendant son train. Le plus souvent elle continue de pleurer au-dessus de sa bière pression tandis que je me cramponne à la table qui nous sépare pour ne pas faire de bêtises, pour ne pas retourner contre Cindy ou moi l'énergie démentielle que je retire de ces visites à mon homme – à moins que ce ne soit la prison qui me fasse cet effet et que j'aie été contaminé par la rage et la frustration ambiantes, sans compter une tension érotique à laquelle je ne pensais pas être sensible mais que je sens courir dans tout mon corps.

Cindy est inconsolable : son Victor a pris quatre ans pour avoir été le dernier maillon d'un trafic de drogue aussi minable qu'inoffensif, presque une entreprise de salut public, en fait. Ayant goûté une fois à la dope de Victor, je peux dire qu'il s'agissait de 90 % de lactose et de 8 % de merdes diverses, les 2 % restants n'ayant qu'un rapport ténu avec l'héroïne, bref un placebo, un produit de substitution pour la mise en circulation duquel on aurait dû le décorer, au lieu de quoi ses copains et lui ont écopé

de peines extravagantes – et le simple fait qu’il soient tombés est une preuve supplémentaire de leur ingénuité.

Je consomme et je deale depuis que j’ai quinze ans, alors qu’on ne vienne pas me dire que c’est un commerce à risque : la revente d’héroïne, c’est comme le reste, ça nécessite un minimum de sang-froid, d’organisation et de psychologie – car il s’agit d’éviter comme la peste les gogos et les baltringues, qui sont légion parmi les consommateurs de drogue. Ma clientèle, je la trie sur le volet, rien que des habitués de la boîte, qui me connaissent sous le nom de Marie-Line, et ne peuvent me joindre que sur mon lieu de travail. Je me contente de vérifier la qualité de la came à chaque nouvel arrivage, histoire de leur refiler un produit qui ne soit ni merdique ni exceptionnellement pur : on a vu des overdoses pour moins que ça.

Après avoir mis Cindy au train, je rentre chez moi, c’est-à-dire chez ma mère, mais auparavant, je troque la jupe bon genre et le chemisier à gorgerette contre des fringues de mec. Cela dit, si j’arrivais en fille, elle prendrait probablement ça pour une bonne plaisanterie, une nouvelle frasque de son Daniel, ce parangon de virilité – mais on ne sait jamais, je préfère ne pas prendre le risque : elle a parfois des éclairs de lucidité qui tranchent sur le brouillard amical et accommodant de son univers psychique.

Achévé d'imprimer en février 2010  
dans les ateliers de la Nouvelle Imprimerie Laballery  
à Clamecy (Nièvre)  
N° d'éditeur : 2152  
N° d'édition : 174 011  
N° d'imprimeur : XXXX  
Dépôt légal : mars 2010

*Imprimé en France*



Emmanuelle Bayamack-Tam  
**La Princesse de.**

Cette édition électronique du livre  
*La Princesse de.* d'EMMANUELLE BAYAMACK-TAM  
a été réalisée le 03 janvier 2011 par les Éditions P.O.L.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
achevé d'imprimer en février 2010  
par la Nouvelle Imprimerie Laballery  
(ISBN : 9782818000052)  
Code Sodis : N41950 - ISBN : 9782818002742  
Numéro d'édition : 174011